

# Sur les pas de Flaubert en Egypte

Autor(en): **Walzer, Pierre Olivier**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **5 (1983)**

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-251943>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## SUR LES PAS DE FLAUBERT EN EGYPTTE

*Aux Juillerat, aux Le Floch, aux Monet,  
tous grands déchiffreurs d'hiéroglyphes et  
merveilleux compagnons nilomanes.*

Flaubert a vingt-huit ans lorsqu'il part pour le grand voyage d'Orient qui devait le mener en Egypte, en Palestine, en Syrie, au Liban, en Asie Mineure, en Turquie et en Grèce. A l'époque, Flaubert n'a encore rien publié. Ses œuvres de jeunesse sont restées dans ses tiroirs, parmi lesquelles une première *Education sentimentale*. Quant à *La Tentation de Saint Antoine*, il vient de la lire à ses fidèles amis Louis Bouilhet et Maxime Du Camp, qui l'ont condamnée sans appel. Son père est mort en 1846, et il vient de perdre également son compagnon de jeunesse Alfred Le Poittevin. Flaubert qui, comme on sait, est sujet à de bizarres crises nerveuses, passe par une phase de complet désarroi. L'avenir lui paraît bouché. C'est alors qu'une solution inattendue se présente: Maxime Du Camp, qui désire, pareil en cela à tous les jeunes de la génération post-romantique, compléter sa connaissance de l'Orient (qu'il venait de découvrir dans un premier voyage), est chargé d'une mission officielle photographique dans la Méditerranée orientale. Il lui est facile de s'adjoindre un compagnon, et d'obtenir pour lui une mission parallèle. Le gouvernement acquiesce, Mme Flaubert aussi, et voilà nos deux compagnons partis.

Ayant eu récemment l'occasion de faire le voyage d'Egypte, j'avais pris dans mon bagage la correspondance de Flaubert, prenant plaisir à suivre les mêmes routes et à visiter les mêmes sites. Il n'est pas sans intérêt, m'a-t-il paru, de comparer les visions et les impressions d'un voyageur d'il y a cent trente ans avec celles que peut éprouver le banal touriste d'aujourd'hui.

Au départ, les motivations de Flaubert ne sont pas évidentes. Il faillit même, au dernier moment, tout planter là, épouvanté par les difficultés de l'entreprise. Du Camp lui fait observer qu'il pouvait encore se dédire. « Non, s'écria Flaubert, je serais si ridicule que je n'oserais plus me regarder dans la glace ». Bien sûr, lui aussi, l'écrivain de *Saint Antoine*, avait depuis longtemps rêvé de l'Orient et des ermites de la Thébàïde. Mais le rêve lui suffisait presque. Mauissant dira de lui: « Il avait horreur du mouvement, bien qu'il eût

un peu voyagé autrefois.» En effet il avait vu l'Italie, la Suisse, la Corse, la Bretagne. Mais en fait, dès qu'il s'agissait de se déplacer, Flaubert se sentait divisé entre un Don Quichotte conquistador et un Sancho claustrophile. «J'aime les voyages mais je déteste me remuer», constatait-il. De toute façon le voyage d'Égypte et d'Asie Mineure fut la grande aventure de sa vie et de sa création. Il coïncide avec le temps de la gestation première du roman bourgeois que sera *Madame Bovary*, et il fournit l'imagination qui créera les décors de *Salammbô* et d'*Hérodias*. Mais sur le moment, Flaubert vécut souvent cette épopée vagabonde comme un ennuyeux pensum, et s'en étonnait. «O Nil, note-t-il, ma tristesse est débordante comme tes eaux, et personne non plus ne saurait dire d'où elle vient: c'est au cœur de mon été et l'inondation est assoupie et rien ne poussera sur le limon qu'elle dépose. Aucun voyageur n'est encore remonté jusqu'à la source...» Le poursuivent le souci de son avenir, l'inquiétude des jours à venir, le doute quant au jugement des autres sur sa *Tentation*. Il écrit à sa mère: «*Saint Antoine* est-il bon ou mauvais? Voilà ce que je me demande souvent. Lequel de moi ou des autres s'est trompé? Au reste, je ne m'inquiète guère de tout cela. Je vis comme une plante, je me pénètre de lumière, de soleil, de couleurs et de grand air...».

Ces incertitudes informent évidemment ses attitudes au cours du voyage, qui vont de l'exaltation à la prostration. Il connaît, et il note, des instants de plénitude admirable. Ainsi, dès l'arrivée au Caire, il prend quasiment d'assaut le Sphinx et les Pyramides dans un mouvement d'enthousiasme absolu:

Vers trois heures et demie, nous touchons presque au désert, où les trois Pyramides se dressent. Je n'y tiens plus et lance mon cheval qui part au grand galop, pataugeant dans les marais. Maxime, deux minutes après, m'imita. Course furieuse. Je pousse des cris malgré moi, nous gravissons dans un tourbillon jusqu'au Sphinx.» (Même notation chez Maxime Du Camp: «Tout à coup, la verdure cesse brusquement et le sable commence. Je lançai mon cheval au galop et je l'arrêtai devant le sphinx rose qui sortait des sables rosés par le reflet du soleil couchant.»)

Même enthousiasme profond, chez Flaubert, en arrivant devant Thèbes:

Quand nous sommes arrivés devant Thèbes, nos matelots jouaient au *tarabouk*, le *bièrg* soufflait dans sa flûte, Khalile dansait avec des crotales; ils ont cessé pour aborder. C'est alors que, jouissant de ces choses, au moment où je regardais trois plis de vagues qui se courbaient derrière nous sous le vent, j'ai senti monter du fond de moi un sentiment de bonheur solennel qui allait à la rencontre de ce spectacle, et j'ai remercié Dieu dans mon cœur de m'avoir fait apte à jouir de cette manière... c'était une volupté intime de tout mon être.

Et il écrira plus tard, de Rome, à Ernest Chevalier :

Eh bien oui, j'ai vu l'Orient et je n'en suis pas plus avancé, car j'ai envie d'y retourner. J'ai envie d'aller aux Indes, de me perdre dans les pampas de l'Amérique et d'aller au Soudan voir chasser les éléphants. De toutes les débauches, le voyage est la plus grande que je sache ; c'est celle-là qu'on a inventée quand on a été fatigué des autres... On s'embête parfois, c'est vrai — mais on jouit démesurément aussi. La vue du Sphinx a été une des voluptés les plus vertigineuses de ma vie, et si je ne me suis pas tué là, c'est que mon cheval ou Dieu ne l'ont pas positivement voulu.

N'empêche que sur le moment, les heures de lassitude sont plus nombreuses que les autres et Maxime Du Camp note la curieuse apathie avec laquelle son ami Flaubert a traversé l'Égypte, la Nubie, la Palestine, la Syrie, Rhodes, l'Asie Mineure pour ne retrouver un peu d'entrain et de curiosité que sur le sol de la Grèce. En effet, même les sites les plus célèbres peuvent laisser Flaubert complètement indifférent. Ainsi, l'expédition campant à Philae : « Je ne bouge de l'île, écrit-il, et je m'y ennuie. Qu'est-ce donc, ô mon Dieu, que cette lassitude permanente que je traîne avec moi !... La robe de Déjanire n'était pas mieux collée au dos d'Hercule que l'ennui ne l'est à ma vie ! elle la ronge plus lentement, voilà tout ! » Et, de façon générale : « Les temples égyptiens m'embêtent profondément. Est-ce que ça va devenir comme les églises en Bretagne, comme les cascades dans les Pyrénées ? » Mais qu'on y prenne garde : si Flaubert a l'air de suivre Du Camp dans cette aventure sans s'y sentir engagé personnellement et par conséquent sans beaucoup d'enthousiasme apparent et sans curiosité active, il n'en fait pas moins le chemin et se conduit partout en bon touriste. Parfois même, il prend la peine de noter sur ses carnets des descriptions extrêmement détaillées de certains temples ou tombeaux. Mais le plus souvent, il semble qu'il ait hâte d'en finir, plus attentif aux populations, aux bêtes, aux paysages qu'aux vieilles pierres. Ainsi, après avoir décrit sagement les ruines de Kôm Ombo qui se dressent à un beau coude du fleuve en aval d'Assouan et déchiffré jusqu'aux noms des voyageurs gravés dans les parois, Flaubert note en conclusion ceci : « Pendant que j'étais à regarder le plafond, monté par derrière, tourné vers le Nil, un oiseau est venu s'accrocher des pattes à un roseau desséché qui a passé par la fente du plafond et se tient là droit. Les petits oiseaux vivants regardent les vautours sculptés et s'envolent après. » Même tendance, chez Maxime Du Camp, à la notation pittoresque succédant aux renseignements archéologiques. Pendant que son ami Flaubert joue avec les

oiseaux, lui a tourné ses yeux vers le fleuve qui coule au bas de la falaise :

Un canot le traverse en remorquant un cheval traîné à la corde et dont la tête souffle bruyamment au-dessus de l'eau ; sur la rive opposée, on aperçoit trois gros sycomores modelés par la lumière... des moutons noirs éparpillés dans un champ marchent en poussant leur tête à travers les herbes. Le soleil s'est couché derrière des nuages qu'il a rendus tout rouges, et la nuit est venue pendant que je fumais, appuyé contre une des colonnes du portique.

Flaubert lui aussi est tombé souvent dans ces mélancolies distraites, au point que son ami a pu se demander souvent ce qu'il faisait là. Prenons garde toutefois que cet absent, ce rêveur, dissimulait au fond des trésors d'attention. Comme l'a remarqué Maxime Du Camp, dans une formule particulièrement heureuse, «il ne regardait rien et se souvenait de tout» .

\* \* \*

Aujourd'hui Paris — Le Caire c'est quatre heures d'avion.

En 1849, Flaubert et son ami mirent dix-huit jours pour atteindre la capitale de l'Égypte. On prenait d'abord la diligence de Lyon, laquelle faisait certains parcours sur des wagons plats pour profiter du chemin de fer là où il fonctionnait, puis on troque la diligence contre le bateau, pour descendre la Saône et le Rhône jusqu'en Avignon, après quoi l'on retrouvait le chemin de fer jusqu'à Marseille où l'on s'embarquait.

Aujourd'hui, les voyages habituels consacrent trois ou quatre jours au Caire, pour y visiter les Pyramides, Memphis, Saqqarah, la ville copte et la ville musulmane. Flaubert y passa six semaines, à flâner, à observer des scènes de rue, à parcourir le bazar des orfèvres ou celui des parfumeurs, à visiter les mosquées et les tombeaux des Kalifes, à admirer le vieux Caire du haut de la citadelle.

Comme la Rome de la Renaissance, le Caire est alors la ville où se rencontrent l'Orient et l'Occident, où se croisent toutes les races, où s'exhibent tous les costumes. Le récit de Maxime Du Camp évoque

les Turcs gênés dans de laides redingotes et d'étroits pantalons ; les fellahs nus sous une simple blouse en cotonnade bleue (aujourd'hui la galabiah des hommes est généralement blanche, et noire pour les paysannes) ; les Bédouins de la Lybie enveloppés de couvertures grises, les pieds entourés de linges rattachés avec des cordes ; les Ababdieh portant pour tout vêtement de larges caleçons blancs, et dont les longs cheveux graissés de suif sont traversés par des aiguillons de porc-épic ; des

Arnautés (soldats albanais) avec leur fustanelle, leur veste rouge, leurs armes passées à la ceinture et leurs longues moustaches retroussées; les Arabes du Sinaï, couverts de haillons et ne quittant jamais leur cartoucière ornée de verroteries; des nègres du Sennaar dont le visage noir comme la nuit a une régularité caucasienne; des Maghrebins coiffés de leurs burnous; des Abyssins coiffés du turban bleu; des habitants de l'Hedjaz marchant gravement, les pieds chaussés de sandales, la tête garantie par un confieh jaune, les épaules vêtues d'une traînante robe rouge; des Wahubis dont l'Europe ne se préoccupe guère, et sur qui repose peut-être le sort religieux de l'Orient; des Juifs sordides et changeurs de monnaie; quelquefois un santou tout nu qui s'avance en récitant la profession de foi; puis parmi ces fils de Sem et de Cham, des Européens de tous pays, Italiens, Corses, Anglais, Russes, Allemands, Français, qui vont et viennent curieusement pendant qu'auprès d'eux courent sur des ânes de gros paquets noirs et blancs qui sont des femmes.

Naturellement, on fit aussi l'excursion des Pyramides et de Saqqarah, à cheval, en passant le Nil en barque, et l'on dormit sous tente afin de gravir la Grande Pyramide avant le lever du soleil. La petite troupe resta là, visitant l'extérieur et l'intérieur, contemplant longuement le Sphynx, faisant quelques randonnées dans le désert, prenant aussi des photographies (Du Camp avait emporté tout un matériel: il fut probablement l'un des premiers à fixer sur la pellicule la plupart des grands sites pharaoniques classiques; le plus étonnant, c'est que cette collection de clichés existe encore. Il en avait d'ailleurs tiré lui-même, après son retour, un ouvrage in-folio dont le prix — 500 francs or — avait un peu décontenancé les contemporains. Mais sur le moment, l'exercice de l'art photographique lui parut souvent pesant: «Si plus tard mon âme est damnée, explique-t-il, ce sera en punition des colères, des irritations, des fureurs que m'a causées la photographie, qui était loin, à cette époque, d'avoir des procédés aussi simples et aussi expéditifs que ceux qu'elle possède aujourd'hui.») du vendredi au dimanche. Puis le lundi, c'est le départ pour Memphis — Saqqarah, dont la visite demandera deux jours.

Retour au Caire. Une semaine de pluie. Visites à des monuments, à l'église des Arméniens, au bazar des esclaves, à des personnalités (consul, militaires, Soliman-Pacha), aux environs (Matarieh, Héliopolis). Visite aussi — et ici l'auteur de la *Tentation* montre le bout de l'oreille — à des représentants des différentes religions locales — arabe, copte, arménienne. Flaubert fut ainsi reçu chez l'évêque des Coptes, à qui il avait demandé un entretien par son drogman (l'interprète) qui avait traduit ainsi sa prière: «C'est un seigneur français, *Khawadja Françaou*, qui voyage par toute la terre pour s'instruire et qui vient vers toi pour causer de ta

religion. » On s'assied en rond autour du plateau où sont disposées les tasses de café, et bientôt Flaubert se mit à poser à l'évêque, assisté de trois docteurs en robe noire, des questions concernant la Trinité, la Vierge, les Evangiles, l'Eucharistie. Moment enthousiasmant, que l'écrivain relate dans une lettre à sa mère (5.1.50):

Toute une vieille érudition de *Saint Antoine* est remontée à flot. C'était superbe, le ciel bleu sur nos têtes, les arbres, les bouquins étalés, le vieux bonhomme ruminant dans sa barbe pour me répondre, moi à côté de lui, les jambes croisées, gesticulant avec mon crayon et prenant des notes, tandis qu'Hassan se tenait debout, immobile, à traduire de vive voix et que les trois autres docteurs, assis sur les tabourets, opinait de la tête et interjetaient de temps à autre quelques mots. Je jouissais profondément. C'était bien là ce vieil Orient, pays des religions et des vastes costumes...

Ces agréables divertissements ne pouvant cependant s'éterniser, il fallait bien songer à voir enfin l'Egypte.

Rien de plus monolithique que le tourisme égyptien: aujourd'hui, comme il y a un siècle, le programme est dicté par la nature des choses. Il y a le Nil, et, à gauche et à droite des mille kilomètres égyptiens de son cours, des temples et des tombeaux à visiter.

De nos jours, on remonte donc le fleuve, soit en train, soit en car, soit en avion pour gagner du temps. Les monuments majeurs étant groupés entre Louxor et Assouan, la plupart prennent l'avion jusqu'à Louxor et poursuivent par une croisière en bateau qui les conduit jusqu'à Assouan, en réservant des escales à Abidos, à Esna, à Edfou, à Kôm Ombo, etc. D'Assouan, l'avion conduit en une demi-heure à Abou Simbel, qui représente en quelque sorte le clou du tourisme pharaonique. Plus ou moins tous les groupes de visiteurs de l'Egypte actuelle adoptent cet itinéraire, avec de minimales variantes, de sorte qu'on se retrouve régulièrement aux étapes et qu'on finit par se connaître.

Il y a cent ans, si les buts touristiques n'étaient pas différents, les moyens pour les atteindre étaient évidemment laissés à l'initiative individuelle, et le choix ne pouvait se porter que sur le cheval (éventuellement le chameau) ou sur le bateau. Du Camp et Flaubert choisirent le bateau. Ils affrétèrent une *cange*. Ce mot, dérivé de l'égyptien *gandja*, et qui ne paraît plus en usage, désignait (je cite le grand Robert) une « légère embarcation à voiles qui servait autrefois sur le Nil à transporter les voyageurs ». Aujourd'hui les bateaux du Nil, lourds voiliers gréant une ou deux voiles latines se nomment, d'un mot espagnol dérivé peut-être lui-même de l'arabe, des *felouques*. Au contraire de la felouque, qui n'est qu'une barque de pêche et de transport, la cange comportait à l'arrière un certain

nombre de cabines qui la rendait propre à des voyages de plusieurs jours ou plusieurs semaines. C'est donc sur une cange que Flaubert et Du Camp voyagèrent. Au début des *Notes de voyages* de Flaubert, se trouvent quelques pages intitulées : *A bord de la cange* que l'écrivain introduit de la façon suivante :

J'intercale ici quelques pages que j'ai écrites sur le Nil à bord de notre cange. J'avais l'intention d'écrire ainsi mon voyage par paragraphes, en forme de petits chapitres au fur et à mesure, quand j'aurais le temps : c'était inexécutable, il a fallu y renoncer dès que le khamsin (vent de sable) s'est passé et que nous avons pu mettre le nez dehors.

Flaubert prenait donc des notes au fil des jours dans de petits carnets, peut-être assez irrégulièrement, en tout cas pour la section égyptienne du voyage. Ces carnets de route originaux ont disparu pour la plupart. Revenu à Croisset, l'écrivain fit, à partir de ces carnets, une transcription complète de ses souvenirs de voyage (Maxime Du Camp prétend que Flaubert lui a emprunté ses notes pour compléter les siennes et que le travail de mise au net s'est donc fait à partir de ses notations à lui). C'est cette mise au net qui a servi de base aux éditions des *Voyages* de Flaubert (éd. Conard et éd. des Belles Lettres). D'autre part, la correspondance de Flaubert durant ce voyage (surtout les lettres à sa mère et à Louis Bouilhet, lettres où se retrouvent d'ailleurs des passages des notes) permet de suivre de près le voyageur dans ses déplacements et ses sentiments. Enfin, sur les mêmes événements, nous disposons en outre d'un témoignage supplémentaire : celui de l'accompagnateur de Flaubert, Maxime Du Camp, dans un ouvrage publié en 1854 : *Le Nil ou Lettres sur l'Egypte et la Nubie* — lettres fictives adressées à Théophile Gautier et relatant au jour le jour les déplacements des deux voyageurs. A vrai dire, au contraire de Flaubert dans ses notes, qui dit *nous* et qui parle constamment de son ami Maxime, le récit de Du Camp, dans *Le Nil*, est fait uniquement à la première personne et donne à penser absolument que l'auteur voyage en solitaire. (Pourquoi cette suppression du personnage de Flaubert ? Les nombreux détracteurs de Du Camp suggéreront qu'il voulait ainsi se donner de l'importance : il n'était pas encore honorable de se montrer en compagnon de Flaubert puisque celui-ci, à cette date, n'ayant encore rien publié, n'était personne. Mais on peut tout aussi plausiblement penser que, connaissant le caractère de Flaubert, Du Camp a hésité à rapporter des faits ou des paroles au sujet desquels Flaubert pourrait élever des contestations sans cesse renaissantes. Du Camp a pu se dire : Pas d'histoires ! et pour ne pas en avoir supprimer radicalement le second personnage de l'expédi-



tion.) Ce témoignage de Du Camp est à compléter par le grand album photographique qu'il avait fait paraître deux ans plus tôt sous le titre parallèle: *Egypte, Nubie, Palestine, Syrie*. Enfin dans les *Souvenirs littéraires* du même, dont le premier volume paraîtra en 1882, on trouvera un nouveau rappel du voyage d'Égypte, mais cette fois en compagnie de Flaubert, que Du Camp s'était engagé à ramener sain et sauf à Madame Flaubert mère. Ce qu'il fit, mais ce qui l'obligea à renoncer à voir certains des pays qu'il s'était promis de voir, la Perse entre autres. Il y a là la source de beaucoup de leurs futurs malentendus. «Que les touristes se promènent en bande, c'est au mieux, constate le mentor de Flaubert, mais que les voyageurs voyagent seuls, s'ils veulent toucher le but qu'ils se sont proposé.»

Sur la cange et la façon de la conduire, Du Camp donne les renseignements suivants :

Nous avons loué une cange ou dahabieh, grande barque pontée, munie à l'arrière d'un habitacle contenant quatre chambres et montée par douze hommes d'équipage, dont un reis, — patron, [transcrit aussi: raïs] — et un timonier. On remonte le Nil à la voile; lorsque le vent tombe, les hommes fixent une cincenelle au mât, se jettent à l'eau, gagnent la terre à la nage et halent le bateau; quand on est parvenu au point extrême du voyage — pour nous ce fut Ouadi-Halfa, frontière de la Nubie inférieure et de la Nubie supérieure, — on démonte les mâts, on enfonce les tolets dans les bastingages, on arme les avirons et on descend le fleuve en ramant. Dix hommes sont debout, cinq à tribord, cinq à bâbord: chacun tient en main un aviron de dix-huit pieds de long; le chef de nage chante sur un mode très lent: *Cheik Mohammed au' Nabi*; tous les matelots reprennent en chœur et les dix avirons tombent dans l'eau en même temps. Je me rappelle cet air, je me rappelle le bruit des rames battant le Nil et il me semble respirer encore le parfum des palmiers en fleur.

Dans son plan de voyage en Orient (proposé aux autorités, et à Flaubert), Du Camp résumait l'Égypte en une phrase: «s'embarquer au Caire et remonter le Nil jusqu'à Wadi-Halfa en s'arrêtant et en séjournant aux points les plus intéressants.» En fait, et Flaubert le précise dans ses lettres, les voyageurs remontent le Nil jusqu'en Nubie sans s'arrêter — et c'est au retour seulement qu'ils feront les étapes touristiques prévues. Aujourd'hui donc les choses ne se passent pas autrement, sauf que, pour gagner du temps, on prend le car, le train ou l'avion pour Louxor — sans voir par conséquent Hermopolis, Tell el-Amarna ou Assiout. A Louxor, on visite évidemment Karnak et la Vallée des Rois, et l'on revient en arrière pour voir Abidos et Denderah. Puis on continue le voyage sur Assouan en car ou, mieux, en bateau. Ce bout de croisière est ce qui

permet le mieux de rejoindre les sensations et les paysages qu'a connus Flaubert autrefois. Car si le voyage moderne ne se sert plus de barques à proprement parler, les bateaux qui les ont remplacées sont de petites embarcations à fond plat, dont certains étaient encore actionnés naguère par des roues à aube comme sur les lacs suisses, transportant une quarantaine de voyageurs servis par des Nubiens en gants blancs. Le bateau fait du cinq à l'heure et ne navigue que de jour, par crainte des bancs de sable. On remonte ainsi le fleuve entre des rives tranquilles, sur un fond de cannes à sucre, de palmiers et de désert. Les ânes, les chameaux, les milans, les hérons blancs mettent une note vivante dans l'immobilité de ce décor. Les escales sont des noms célèbres dans l'archéologie pharaonique : Esna, Edfou, Kôm Ombo... Enfin d'Assouan on fait en avion (ou en hydro-glisseur, mais c'est 10 heures aller-retour !) le voyage d'Abou Simbel, pour y voir les admirables colosses de Ramsès sauvés des eaux par l'Unesco, au bord du lac de retenue d'Assouan qui jette droit dans le désert son immense nappe bleue de 500 kilomètres.

Aujourd'hui, tout cela se fait commodément en trois semaines. Autrefois il y fallait plus de temps. Embarqués le 5 février 1850 à bord de leur cange, Flaubert et son compagnon ne devaient la quitter, après un aller retour fluvial de plus de 2000 kilomètres, que le 25 juin — donc quatre mois et demi (l'ensemble du voyage en Orient dura seize mois). Il y fallait plus de temps, il y fallait aussi plus d'argent. Même si le salaire individuel d'un domestique ne s'inscrit pas très haut sur l'échelle de l'époque, cela représente tout de même une dépense considérable que d'affréter une embarcation avec un capitaine et douze hommes d'équipage pour une durée de 150 jours. L'expédition sur le Nil a dû représenter une dépense de quelque 20'000 francs de l'époque, c'est-à-dire de francs or. On sait en tout cas que Mme Flaubert (c'est une note de sa main) a allongé à son fils en vue de cette expédition d'Orient la coquette somme de 27'500 francs. Seuls donc les voyageurs très fortunés pouvaient se permettre un tel luxe. Flaubert heureusement n'était pas pauvre, et Maxime Du Camp non plus. Avant de partir ce dernier avait réussi, comme on l'a dit, à se faire décerner, par le ministère de l'Instruction publique, un titre de chargé de mission — auquel, d'ailleurs aucun subside n'était lié. Pour des raisons de commodité, c'est-à-dire pour trouver plus facilement des appuis auprès des agents diplomatiques ou commerciaux de la France à l'étranger, Flaubert avait de son côté également réussi à se faire confier une mission officielle — pas plus rémunérée que celle de son ami Du Camp : il était chargé, par le ministère de l'Agriculture et du Commerce, de

recueillir sur place, dans les ports ou les marchés, tous les renseignements qui lui paraîtraient pouvoir être utiles aux chambres de commerce françaises ! Malgré ces précautions, remonter le Nil à l'époque, était encore une entreprise ruineuse et, à certains égards, dangereuse. Les choses changèrent d'ailleurs assez rapidement après 1850, et un circuit touristique organisé allait bientôt se créer des Pyramides à Assouan.

Dans ce temps-là, constatera Maxime Du Camp une trentaine d'années après, c'était presque une expédition ; aujourd'hui, ce n'est qu'une promenade. Récemment, j'ai reçu un prospectus qui m'a édifié sur les facilités que l'Égypte offre actuellement aux voyageurs : des bateaux à vapeur remontent le Nil, s'arrêtant là où il est convenable de s'arrêter ; à bord, il y a un cicérone qui fournit les explications, un cuisinier qui fournit les repas, un médecin qui fournit les ordonnances ; tout est prévu, tout est réglé ; à telle heure on déjeune, à telle heure on admire, à telle heure on dîne, à telle heure on dort ; le tout au plus juste prix. Quatre-vingts livres sterling pour aller du Caire à la seconde cataracte, c'est-à-dire 2000 francs ; c'est très bon marché, mais l'initiative individuelle disparaît, et en voyage c'est surtout ce qu'il faut préserver.

D'accord — si l'on a les moyens. Remarquons que le but limite du voyage en direction Sud est constitué par la deuxième cataracte. Aujourd'hui on ne va plus si loin ordinairement car cette deuxième cataracte se trouve déjà au Soudan, et le tourisme au Soudan... On s'arrête aujourd'hui à la première cataracte, constituée par une dénivellation du lit du fleuve qui fait apparaître de gros rochers de granit gris et noir, entre lesquels bouillonne le Nil, laquelle cataracte est située juste en-dessus d'Assouan, juste au-dessous de l'ancien barrage. Géographiquement nous sommes ici en pays noir, chez les Nubiens (pour aller à Abou Simbel on passe le tropique du Cancer). Dans les bazars, à la pacotille égyptienne s'ajoute la pacotille nègre, masques et tam-tam. Aux fellahs, de type égyptien se mêlent ici des indigènes à la peau très noire et vêtus d'habits très colorés : ce sont les Nubiens, une population située géographiquement entre la première et la sixième cataracte, à cheval donc sur la frontière du Soudan — un peu comme les Basques sur la frontière espagnole. Autrefois, ces Nubiens, qu'on définissait comme des Nilotiques noirs, métisses de nègres et d'arabes (?), « intelligents et paresseux », dit le Larousse, émigraient comme domestiques — domestiques à la réputation de fidélité et d'honnêteté bien établie — vers la Méditerranée. C'est encore souvent le cas aujourd'hui : dans certains grands hôtels du Caire, sur certains bateaux du fleuve, on est encore servi par ces Nubiens. Leur situation actuelle est devenue d'autant plus difficile que le lac de retenue du nouveau barrage d'Assouan a noyé la mince bande de terre qui constituait

leur habitat — transformé aujourd'hui en désert. On parle de 60'000 indigènes qu'il a donc fallu recaser dans la région s'étendant entre Assouan et Kôm Ombo. Très anciennement, la Nubie a fait partie de l'empire pharaonique, et plus tard de l'empire romain. On y trouve encore de nombreux vestiges des plus anciennes dynasties, ce qui explique que Flaubert et son compagnon, pour revenir à eux, dépassent la vague frontière du Soudan anglo-égyptien et remontent le fleuve jusqu'à Ouadi-Halfa, c'est-à-dire, un peu plus haut qu'Abou Simbel, jusqu'à la deuxième cataracte (deuxième cataracte maintenant submergée — donc rayée de la carte). Aujourd'hui ce complément de voyage est toujours possible, mais il n'y a ni route, ni avion. Il faut donc emprunter le bateau qui, deux fois par semaine, part du Haut-Barrage pour gagner Ouadi-Halfa, où l'on trouve un train pour Karthoum. Mais le seul voyage en bateau dure 40 heures. La ville est sinistre, sorte de campement ou bidonville du désert : des cabanes en bois, pas un arbre, pas un brin d'herbe. D'ici, le Nil (le plus long fleuve du monde : 6'400 km) va faire un grand coude vers l'Ouest, le long duquel s'égrènent d'ailleurs encore de nombreux temples et de nombreuses forteresses.

Au temps de Flaubert, Ouadi-Halfa, c'est « quelques maisons » sous les palmiers. Que peuvent faire là nos voyageurs ? Voir la seconde cataracte en montant au rocher d'Abousir, piton escarpé dominant le fleuve. On aperçoit alors « une succession de petits lacs encadrés dans des rochers noirs très luisants, comme du charbon de terre ». On campe, on chasse, on photographie. On rencontre des noirs du Sennahar qui vendent des dents d'éléphants — ou un esclave attaché à un chameau. Arrivés le vendredi 22, nos voyageurs rebroussent maintenant chemin ; le lundi 25 mars, la cange ayant été démâtée, on redescend lentement le fleuve à la force des rames, avec les arrêts classiques dans tous les grands sites archéologiques de la Haute-Egypte, à commencer par Abou Simbel (Flaubert dit : Abou-Simball ou Ipsamboul — devenu « Istamboul » dans l'*Album Flaubert* de la Pléaïde!).

Il faut observer que les monuments que découvraient alors nos voyageurs différaient sensiblement de ceux que nous voyons aujourd'hui. Aujourd'hui ces monuments sont protégés, surveillés, entretenus, entourés d'un grillage, soumis à une taxe d'entrée. En 1850, leur état était pitoyable : en haut, les corniches et les chapiteaux disparaissaient sous la fiente accumulée par les innombrables oiseaux auxquels ils servaient de perchoirs, tandis qu'en bas, la base des colonnes, des murailles ou des pylônes était ensablée jusqu'aux deux tiers. Pratiquement Flaubert et Du Camp n'ont vu que le tiers des monuments que voit le voyageur d'aujourd'hui. Ainsi les colos-

ses du temple de Ramsès à Abou Simbel étaient ensablés, l'un jusqu'à l'orteil, l'autre jusqu'au menton. L'ouverture du temple était presque complètement obstruée; seul subsistait un étroit soupirail dans la partie supérieure de la porte par laquelle on se laissait glisser à l'intérieur comme par un toboggan de sable. En revanche le petit temple, celui d'Hathor et de la reine Néfertari, épouse de Ramsès, mieux protégé par l'orientation de sa façade, était entièrement libre de sable (à preuve un cliché de Du Camp qui montre entières les trois statues situées à gauche du portail). C'est en allant voir le petit temple, parfaitement conservé, que les premiers voyageurs du XIX<sup>e</sup> siècle, le Suisse Louis Burckhardt en 1813, l'Italien Battista Belzoni en 1817, devinèrent l'existence du grand temple qui avait été caché à tout regard humain durant quelque trois mille ans. Temple entièrement creusé à l'intérieur d'une colline, ainsi évidée comme une noix. «Rien dans nos pays, s'exclame Du Camp, ne peut donner l'idée du travail qu'a dû coûter cette œuvre gigantesque; figure-toi Notre-Dame de Paris taillée dans un seul bloc de pierre.» On sait l'admirable exploit qui a abouti à transporter 65 mètres au-dessus de leur site primitif le petit et le grand temples pour les sauver des eaux du futur lac qui devait les engloutir. Découpés en blocs de vingt à trente tonnes, les statues, les reliefs, les murs, les soubassements, tout fut défait et refait par des ouvriers d'une étonnante habileté et sous l'égide de l'Unesco, qui trouva là l'occasion de son plus bel ouvrage. Ainsi se trouve aujourd'hui restitués les temples du roi-dieu et de son épouse dans une splendeur et (en dépit de la voûte de béton qui supporte la fausse colline) une authenticité exceptionnelles, et justifiée l'orgueilleuse inscription de Ramsès: «Le Pharaon a commandé que soit construit un sanctuaire en Nubie en creusant dans la montagne. Rien de semblable n'a jamais été fait auparavant, si ce n'est par le fils d'Amon.»

A Kôm Ombo, le portique disparaissait presque dans le sable, mais treize colonnes étaient encore debout. A Louxor, les colosses de granit qui s'adosent aux pylônes étaient ensablés jusqu'à la poitrine. «Un troisième colosse, sur le pylône de droite, est complètement enfoui, constate Flaubert; on n'en voit plus que le bonnet de granit poli qui brille au soleil comme une pipe de porcelaine allemande.» Ici aussi les deux tiers des colonnes et des murs sont enfouis dans le sable de sorte que les voyageurs se promènent presque à la hauteur des chapiteaux, ce qui explique qu'aujourd'hui les graffiti gravés dans les ruines se trouvent à des hauteurs inatteignables sans échelle! Ainsi ce nom sidérant: RIMBAUD, répété deux fois dans la partie couverte du temple de Louxor. Tous les commerçants, tous les traîneurs de sabre occidentaux qui visitaient les

monuments pharaoniques tentaient ainsi d'y laisser leur triste empreinte.

Tous les bourgeois qui ont eu cette fortune de parvenir au sommet de la grande pyramide y ont gravé leur nom, observe Maxime Du Camp. Les pierres de la plate-forme disparaissent sous ces ridicules monuments de bêtise et de vanité... Il y a des noms de tous les pays et de toutes les langues... J'ai souvent désiré faire un voyage à travers les terres classiques, uniquement pour effacer ces écrivaineries d'écolier qui déshonorent les édifices.

(Le pauvre Du Camp fut bien attrapé. Un mauvais plaisant, qui sans doute avait lu les lignes ci-dessus, et qui fit le voyage d'Egypte, grava en plusieurs endroits fort visibles et sur les monuments les plus respectables le nom de Maxime Du Camp. D'où la fureur, compréhensible, de ce dernier : « Je proteste contre cette profanation, et je supplie ceux qui liront ce livre et qui voyageront sur le Nil de vouloir bien effacer cette ineptie que je suis incapable d'avoir commise».)

Aux déprédations commises par le sable s'ajoutaient celles commises par les hommes. Partout les ruines servent de refuge, ou de carrière pour de nouvelles constructions. La plupart sont envahies, grignotées, enlaidies par les habitats humains qui s'y agrippent, comme de malfaisants parasites. A Edfou par exemple, le temple (aujourd'hui le mieux conservé de toute l'Egypte) exhibait déjà ses beaux pylônes précédant un cortège admirable de 62 colonnes, mais tout le reste était « enfoui par les décombres et obstrué en partie par les huttes des fellahs » (Flaubert). Les huttes se nichent partout, jusque sur les terrasses (Du Camp). Même spectacle à Louxor, où le fameux temple était également envahi par les constructions, en particulier la mosquée Abou el-Haggag qui s'y était lovée, et qui s'y trouve toujours. Mais toutes sortes d'autres constructions épisodiques envahissaient l'enceinte des cours et des sanctuaires. « Les maisons sont sur, dans et avec les ruines, notait Flaubert. Les maisons habitent parmi les chapiteaux des colonnes, les poules et les pigeons huchent, nichent dans les grosses feuilles de lotus », et il résume d'une phrase l'impression que devaient produire ces illustres débris envahis de tout côté par l'activité humaine : « Ainsi s'agite une petite vie dans les débris d'une grande. »

Mais au fond, tout cela ne changeait pas grand-chose à la vision générale des ruines, devant lesquelles les voyageurs de 1850 frissonnaient d'admiration comme nous faisons encore de nos jours. De même les mœurs semblent être restées aussi stables que les pierres, du moins dans les campagnes. Assurément on faisait alors des rencontres que l'on ne ferait plus aujourd'hui. Ainsi dans la région de

Ouadi-Halfa, Flaubert et Du Camp croisent deux canges chargées d'esclaves noirs que les patrons des barques vont vendre au Caire. Ce sont des hommes et des femmes noirs, balafrés de tatouages, qui viennent de Nubie, d'Abyssinie ou du plateau de Gondar. « Sur tous ces bateaux, observe le romancier, il y a, parmi les femmes, de vieilles négresses qui font et refont sans cesse le voyage; c'est pour consoler et encourager les nouvelles esclaves; elles leur apprennent à se résigner et servent d'interprètes entre elles et le marchand, qui est arabe ». Ailleurs, on rencontre un curieux vieillard courant, couvert d'une robe en poils de chameau, portant au bout d'un bâton un sac en peau de gazelle et agitant une sonnette: c'est le courrier de la poste.

Chacun se range et le salue au nom de Dieu! Tu vois, cher ami, commente Maxime Du Camp, que la civilisation marche lentement dans ces bonnes contrées du Nil. Voilà un pays qui a des bateaux, des chevaux, des dromadaires rapides, et qui en est encore au système postal inventé par Cyrus, cinq cent soixante ans avant Jésus-Christ. Il est juste de dire qu'ici la vie d'un homme est moins précieuse que celle d'un dromadaire ou d'un cheval...

Et pour le prouver il raconte l'histoire, recueillie aussi de son côté par Flaubert, de l'effendi collecteur d'impôts, rencontré dans la région de Ouadi-Halfa. Ce nazir (c'était son titre) s'était rendu au village de Médyk, mais les habitants avaient tout simplement refusé de payer leur dû (le taux de l'impôt était proportionnel à la hauteur des crues annuelles du fleuve, mesurée au nilomètre de l'île d'Eléphantine: plus la crue était haute, plus l'impôt était élevé). Le jeune collecteur avait donc fait saisir le cheikh du village, misérable vieillard décharné, et le tenait enchaîné sur le pont de sa cange. Il expliqua que le pauvre diable (qu'il considérait d'ailleurs comme une espèce de simple animal) serait conduit chez le gouverneur de Derr, qu'il recevrait là quatre à cinq cents coups de bâton, et que si les habitants de Médyk continuaient de ne pas apporter l'impôt, il serait attaché mains et pieds liés au grand sycomore de Derr et qu'il y resterait jusqu'à ce qu'il meure de faim. Après quoi on retournerait à Médyk, on s'emparerait de l'homme le plus important, et on lui ferait subir le même traitement — car il faut bien que l'impôt soit payé. Nos voyageurs s'étonnant qu'un corps humain puisse résister à quatre ou cinq cents coups de bâton, le nazir leur expliqua que tout dépendait de la manière de les donner: « On le battra sur le gras des cuisses et sur la plante des pieds; cela le rendra invalide pour cinq ou six mois, mais il n'en mourra pas. Lorsqu'on veut tuer le patient, on frappe deux ou trois coups violents sur la colonne vertébrale, qui est vite brisée, et alors l'homme expire tout de suite. »

La façon dont on ramasse les impôts aujourd'hui sur les bords du Nil échappe évidemment au simple voyageur, mais on admettra sans peine que le système s'est probablement quelque peu humanisé.

Le peuple égyptien est gai. Il vous assassine de demandes de bakchiches — la huitième plaie d'Egypte, assure-t-on — mais c'est en général pour lui une espèce de sport amusant. Vous montez dans une calèche de Louxor pour aller du débarcadère en ville. Votre femme est à côté de vous. Vous convenez du prix : une livre. Vous montez. A peine parti : « Alors une livre par personne ? » — « Non, une livre par voiture. » — Ah non, par personne. » — « Bon, arrêtez, nous descendons. » — Grand éclat de rire : « Bon, alors une livre. » On roule. Quelques minutes plus tard : « Mais avec bakchiche en plus... » Etc., à l'infini. Flaubert notait déjà la gaieté naturelle des gens du peuple en Egypte (qui contraste avec la plupart des autres Orientaux). Il était frappé par son goût du rire, du grotesque : il avait toujours l'air de donner dans la rue une représentation perpétuelle de la *commedia dell'arte*.

Peuple pauvre ? Il faut se garder des comparaisons hâtives et des apparences trompeuses. Coucher à la belle étoile n'a pas du tout le même sens à Keneh ou à Amsterdam. Flaubert constate une certaine aisance paysanne qu'il relie à la crise du coton en Amérique, crise qui a favorisé le coton égyptien. D'autre part, si le canal de Suez n'existe pas encore, il existe toutefois une liaison fluviale Nil — Golfe de Suez qui anime déjà de façon visible le mouvement commercial. Ce qui fait pauvre en revanche à l'époque de Flaubert, c'est la rusticité de l'habitat et l'absence d'hygiène qui favorise les maladies endémiques — en particulier les maladies des yeux qui font que presque personne ne jouit d'une vue complète. Aujourd'hui la rusticité de l'habitat des fellahs dans la région du Caire est toujours frappante. Gens et bêtes s'entassent derrière quelques pauvres murs de pisé, n'ayant pour tout mobilier que quelques nattes et quelques ustensiles que l'on lave dans l'eau trouble des canaux, qui sert d'égout universel. En Haute-Egypte, on a l'impression d'une vie plus cossue. Les maisons de briques ont parfois un étage, et leur façade s'orne souvent de fresque naïve montrant des scènes de voyage, en bateau ou en avion. Il s'agit d'un propriétaire musulman qui veut rappeler ainsi à tous qu'il a fait le pèlerinage de La Mecque.

L'hygiène ! Voilà évidemment une notion typiquement technique et relativement moderne, totalement étrangère aux voyageurs d'il y a cent ans, et à plus forte raison aux peuples lointains qu'ils visitent. Pour nous, Occidentaux d'aujourd'hui, qui considérons l'eau du



Nil comme un poison violent et qui aimerions mieux nous faire écharper plutôt que de toucher aux magnifiques crudités que l'on nous sert tous les jours, la conduite des sieurs Flaubert et Du Camp nous paraît résolument démente. Vous savez ce qu'ils font la première fois qu'ils se trouvent, à Rosette, en face du fameux fleuve? « Dès que je fus réveillé, raconte Maxime Du Camp, je m'habillai en hâte, je courus sur le quai, je sautai dans une barque, je plongeai dans le fleuve mes deux mains réunies et je bus une longue gorgée d'eau du Nil. » Boire l'eau du Nil! De la démence, on vous dit. Et ils vont continuer d'en boire durant tout le voyage et ils ne s'en porteront pas moins fort convenablement. Ils se baigneront aussi dans le fleuve, et cette baignade, qui fut quotidienne pour Du Camp, n'eut pas la moindre suite désagréable. Flaubert a pourtant peur pour son ami, mais ce qu'il craint ce ne sont pas les amibes, ce sont les crocodiles! Quelle santé! Il est vrai que le régime de nos voyageurs paraît avoir été assez austère. Il devait être à base de riz et de viande de mouton, ordinaire que vient agrémenter parfois une volaille ou une pièce de gibier. Mais il arrive aussi que figure à leur menu une unique pastèque. Quant à leur sobriété, c'est bien le cas de dire qu'elle valait celle des chameaux, avec lesquels ils eurent d'ailleurs l'occasion de se mesurer lorsque, délaissant le fleuve, ils eurent la curiosité d'aller voir la mer Rouge, ce qui les fit traverser les montagnes grisâtres du désert arabe de Keneth à Kosseir: 45 heures à l'aller, 41 au retour, à dos de chameau, dans des conditions fort inconfortables. Au retour: « Ereinté, bain », dit simplement Flaubert. Et le voyage continue aussitôt.

Les menaces vénériennes n'inquiétaient pas non plus outre mesure nos voyageurs (mais c'était à tort, comme Flaubert semble l'avoir appris à ses dépens), et il leur est arrivé de se servir sans arrière-pensée des petites danseuses de la Basse et de la Haute-Egypte. Difficile de savoir comment se comportent les célibataires d'aujourd'hui voyageant en solitaires, mais les spectacles nocturnes qu'on propose au touriste de masse dans les villes du Nil supportent hélas la comparaison avec ceux qu'offre n'importe quelle boîte pseudo-orientale de la rue de la Huchette. Les attractions de 1850 étaient plus délicatement personnalisées, au point que Flaubert se laissa prendre au piège d'une almée dont il a parlé avec une certaine chaleur et qui a compté dans sa vie. C'est le fameux épisode de Koutchouk Hanem.

Si l'Egypte d'aujourd'hui est encore capable de procurer au voyageur des émotions aussi inoubliables, c'est ce qui est peu certain. Il y faudrait en tout cas une rencontre rare d'éléments qu'aucune agence de voyage n'est à même de vous garantir. En

revanche ce qui ne change pas, ce qu'on est à peu près sûr de retrouver à chaque voyage, autrefois comme aujourd'hui, c'est ce qui compose l'Egypte éternelle : le lent fleuve avec sa bordure enserrée entre deux déserts, les collines de pierre à l'horizon, le soleil tranquille, l'aboiement des chiens dans le crépuscule, les cortèges d'ânes et de chameaux, les palmes sur fond de ciel bleu, les ruines colossales entourées de leurs ceintures de briques rouges... Rien de tout cela n'a changé. Rien ou presque. A peine la faune de 1850 était-elle un peu plus riche qu'aujourd'hui. Ainsi il y avait encore de nombreux crocodiles dans le fleuve dès la Moyenne-Egypte. Nos voyageurs en rencontrent pour la première fois le 1er mars 1850, en passant à la hauteur de Djebel-Farchout.

Ils dormaient sur une petite berge verte, couchés sous des tamarix. Quelques-uns avaient de dix à douze pieds de long. A mon coup de fusil (c'est Du Camp qui opère), ils se lancèrent dans l'eau à grand bruit et disparurent. Souvent, presque tous les jours, j'en ai revu depuis, réunis sur les îlots de sable, en groupe de trois ou quatre, et quelque fois de dix-huit à vingt. Lorsque la cange se rapprochait d'eux, ils levaient leur tête écailleuse et se laissaient lentement glisser dans le fleuve en courbant leur échine, comme de gigantesques limaces.

Quoique voraces, leur présence ne constituait pas un véritable danger. Chaque jour les matelots de la cange étaient dans l'eau et jamais aucun d'eux n'eut besoin d'être secouru. «Moi-même, ajoute le narrateur, je me suis baigné sans danger chaque jour. Il est juste de dire que ma maigre personne était un régal trop médiocre pour tenter ces gros sauriens accoutumés à des repas d'une frugalité moins manifeste.» C'est un fait que les Arabes avait surnommé Maxime Du Camp : le maigre ; tandis que Flaubert était : le Moustachu. Ses moustaches gauloises amusaient beaucoup les almées.

Bref, plus de crocodiles aujourd'hui dans le Nil. Le dernier y a été vu, dit-on, en 1913. Plus d'hyènes, plus de chacals non plus, qui pullulaient il y a cent ans. Plus non plus, hélas, de gazelles, qu'on pouvait encore chasser sur les berges à la même époque. Plus non plus de caméléons, et heureusement, plus guère de scorpions. Ni non plus, juchés sur les rochers ou les bâtiments, prêts à entreprendre la vidange des rues, de vautours, de gypaètes, de spatules, de pélicans. En revanche on voit souvent aujourd'hui des milans noirs à la queue fourchue, des éperviers et des faucons. (Au moment où nous admirions l'admirable faucon sacré de granit noir veillant au pied du pylône d'entrée, en visitant le temple d'Edfou dédié à Horus, deux vrais faucons de chair et de plume tournoyaient justement au-dessus de la grande cour). On voit aussi, sur les îlots de sable qui parsèment le fil du fleuve, des bandes de hérons gris, ou,

mieux, blancs. Mais mis à part ces quelques animaux, le reste du paysage naturel n'a guère changé. Les couchers de soleil de Louxor sont toujours aussi tragiquement ensanglantés, le Khamsin (vent de sable) souffle toujours avec autant de vigueur, cachant les collines de l'autre rive derrière leur rideau de poussière rose, les forêts de palmiers, les palmiers-doums de Denderah, les champs de coton ou de cannes à sucre dégagent toujours le même parfum d'exotisme oriental. Et le voyageur peut s'associer à celui d'autrefois qui disait, par la plume de Maxime Du Camp :

Je ne puis décrire en détail tous les tableaux charmants devant lesquels je me suis arrêté et recueilli : depuis l'homme prosterné qui fait sa prière au coucher du soleil à l'ombre des buissons, jusqu'au nègre nu et ruiselant qui manie les balanciers d'un chadouf ; depuis les buffles noirs qui vont en mugissant à travers les champs jaunis, jusqu'aux femmes vêtues de bleu qui puisent l'eau dans le fleuve ; depuis les dattiers jusqu'aux brins d'herbe ; depuis les plaines jusqu'aux montagnes ; depuis les prairies jusqu'au désert, depuis les cailloux jusqu'aux rochers, tout est beau, harmonieux, sérieux, grave et comme divin dans ce pays bien-aimé du soleil.

Tout tient dans cette brève évocation, la nature dans son décor immuable, et les hommes avec leurs gestes éternels. Tout tient dans cette évocation, tout sauf les pierres, de Saqqarah à Edfou, de Giseh à Denderah, de Thèbes à Kôm Ombo, de Philae à Abou Simbel, tout sauf les rois, sauf les reines et sauf les dieux, sauf Noun et Atoum, sauf Isis et Osiris, sauf Seth et Nephthys, sauf Néfertari et Néfertiti, sauf Aménophis, Akhnaton, Akhetaton, Thontmosis et Toutankhamon. L'Égypte ne se dissocie pas de ces grands noms qui étendent, jusque sur le pas du voyageur d'aujourd'hui, leur ombre rayonnante de gloire et de mystère. C'est ce que ressentait confusément Flaubert lorsque, foulant pour la dernière fois les enceintes sacrées de Thèbes aux cent Portes, il notait sur ses carnets cette mélancolique réflexion : « Karnak me semble plus beau et plus grand que jamais. Tristesse de quitter des pierres ! Pourquoi ? »

*Pierre Olivier Walzer*  
Université de Berne